

lante fantaisie de M. Jules Janin, un des virtuoses de notre langue qu'il a épanouie sans la déformer ni la corrompre, nous avons cette préface où l'allégresse de l'esprit rayonne jusque dans l'érudition, et nous tenons un poème qui se fait lire, qu'on ne se repent pas d'avoir lu, et qui sans mettre en pleine lumière le mystère de nos origines, nous autorise à remonter jusqu'à la famille du roi Priam pour y trouver les ancêtres de nos trois premières dynasties. Est-ce peu de chose que cette noblesse inattendue s'ajoutant à la gloire d'un grand peuple?"

DE PUIBUSQUE: Recueil de poésies par M. Ad. de Puibusque; in-18, vi-336 p.

Voici un livre qui aura droit de cité en Canada. La plupart des poésies de M. de Puibusque, qui ont été publiées dans notre journal, étaient inédites; il en avait fait hommage d'abord à notre pays. Plusieurs ont été écrites en Canada ou sur des sujets canadiens. Nos lecteurs n'ont point oublié *Les Couleurs du Canada*, ni *Stadaconé* qui appartient de droit à la littérature canadienne. Après s'être livré à des études plus sérieuses, après avoir publié son Histoire comparée des Littérature Espagnole et Française, cet écrivain distingué, dans un âge plus avancé, s'était remis avec plus de goût que jamais au culte des muses. C'est dans les derniers mois de sa vie qu'il a préparé la publication de ce volume, qui n'a pu voir le jour, hélas! qu'après la mort de son auteur.

New-York, juin, 1863.

McGEE: A popular History of Ireland from the earliest period to the Emancipation of the Catholics, by Thomas d'Arcy McGee, B.C.L.; 2 vols. Sadlier & Co.; pp. 823.

C'est un précis habile et sous une forme simple et populaire de l'histoire d'un pays qui, pour mille raisons, doit nous intéresser. Cet ouvrage fait le plus grand honneur à son auteur, qui, au milieu d'occupations, de luttés et de travaux de tout genre, a su trouver le moyen d'écrire ces deux volumes. Ceci prouve, une fois de plus, qu'il n'y a que les oisifs qui n'ont jamais le temps de rien faire.

Québec, juillet et août, 1863.

LEMOINE: Maple Leaves, a budget of Legendary, Historical, Critical, and Sporting Intelligence, by J. M. LeMoine, Esq. Holiwell and Alexander. 104 p. 80, avec six jolies lithographies.

M. LeMoine, bien connu par ses ouvrages en français, a laissé cette fois l'histoire naturelle pour la littérature, et la langue de Buffon pour celle de Walter Scott. Appartenant par sa naissance aux deux races qui habitent ce pays, l'auteur de l'*Ornithologie du Canada* peut se donner le luxe de revêtir tantôt l'un, tantôt l'autre idiome. Frappé de l'espèce d'isolement où se trouvent les deux sections de notre population l'une vis à vis de l'autre, il a voulu contribuer à les rapprocher en les faisant se connaître mutuellement. C'est là une tâche qui a toutes nos sympathies; car nous y travaillons nous-mêmes par la publication de nos deux journaux, et nous savons en apprécier parfaitement toutes les difficultés. Les légendes qui forment ce recueil n'avaient été jusqu'ici exploitées qu'en langue française, et M. LeMoine, en enrichissant la littérature anglo-canadienne de ce petit trésor, a bien mérité de tous ses compatriotes.

LANGÉVIN: Notes sur les archives de Notre-Dame de Beauport, par M. Jean Langevin, prêtre, ancien curé de cette paroisse; 119 p., xxxiii, in-120. Darveau.

Les registres de la paroisse de Beauport sont peut-être les plus anciens du pays après ceux de Québec. M. Ferland a publié, sur ces derniers, des notes très-intéressantes, qui sont encore à continuer. M. Langevin termine aujourd'hui le travail qu'il avait entrepris de son côté. Non-seulement la généalogie, mais l'histoire elle-même peut tirer un excellent parti de ces utiles recherches; et c'est là un titre de plus qu'a acquis le savant Principal de l'École Normale Laval à la reconnaissance de ses concitoyens.

LES URSLINES DE QUÉBEC depuis leur établissement jusqu'à nos jours, tome premier; in-8, 579 p. Darveau. Avec portraits sur acier de la Mère de l'Incarnation et de Mde. de la Peltrie.

Ce fut le premier d'août, 1639, que Marie Guyart (que le grand Bossuet a appelée la Thérèse du Nouveau-Monde), connue en religion sous le nom de Mère de l'Incarnation, Marie Savonnières (Mère St. Joseph), toutes deux du monastère des Ursulines de Tours, et Cécile Richer (Mère Ste. Croix), du monastère des Ursulines de Dieppe, arrivèrent à Québec avec Mde. Magdeleine de Chauvigny, veuve de Messire Charles de Gruel, Chevalier, Seigneur de la Peltrie. Dans le même vaisseau se trouvaient trois religieuses Hospitalières de Dieppe, qui venaient fonder l'Hôtel-Dieu de Québec. Toutes étaient sous la conduite du Père Vimont, qui venait remplacer le Père LeJeune, comme Supérieur des Jésuites. Elles furent reçues avec beaucoup de solennité par le Gouverneur, M. de Montmagny; toute la garnison étant sous les armes, au son des fanfares et au bruit du canon du Fort Saint-Louis. Le clergé et la petite population de la ville de Québec formèrent une procession qui les conduisit à la chapelle de Notre-Dame de Recouvrance, bâtie par Champlain en 1633, et qui, d'après M. Ferland, occupait une partie du terrain sur lequel se trouve actuellement la cathédrale anglicane. Là fut chanté un *Te Deum* d'actions de grâces.

La première résidence des Religieuses Ursulines et leur première

école, furent à l'endroit où se trouve maintenant l'Hôtel-Blanchard, sur le marché de la Basse-Ville.

Voici comment le "vieux récit" conservé à la communauté, décrit cette maison, que les vénérables fondatrices, avec une gaieté toute française, appelaient leur "Louvre":

"Notre logement, disent-elles, était si petit qu'en une chambre de seize pieds carrés était notre chœur, notre parloir, nos cellules et notre réfectoire; et, dans une autre petite salle, était la classe pour les françaises et les filles sauvages. Pour la chapelle, la sacristie extérieure et la cuisine, nous fîmes faire une galerie en forme d'appentis."

Les sauvages qui habitaient alors Québec et ses environs, étaient pour la plupart des Algonquins, dont les terres de chasse étaient au nord du grand fleuve. Il y avait aussi des Hurons, de là la nécessité d'apprendre deux langues à la fois. Les religieuses commencèrent donc leurs études et tels furent leur ardeur et leur succès, qu'en moins de deux mois on les jugea capables d'enseigner la doctrine chrétienne aux pauvres enfants des bois. Pour ceux qui savent la difficulté qu'il y a d'apprendre les langues sauvages, difficulté dont se plaignent même des hommes très-versés dans la philologie et la linguistique, il faut avouer que ce fait tient du merveilleux.

"Je n'eusse jamais osé avoir seulement la pensée de pouvoir parvenir à enseigner nos chers néophytes, écrivait la Mère de l'Incarnation, et néanmoins notre bon Maître me donne de la facilité à le faire en leur langue. Je vous avoue qu'il y a bien des épingles à apprendre un langage si contraire au nôtre, et pourtant on se rit de moi quand je dis qu'il y a de la peine: car on me représente que si la peine était si grande, je n'y aurais point tant de facilité. Mais, croyez-moi, le désir de parler fait beaucoup: je voudrais faire sortir mon cœur par ma langue, pour dire à mes chers néophytes ce qu'il sait de l'amour de Dieu et de Jésus, notre bon Maître."

Mde. de la Peltrie, malgré son père, qui s'y opposait et voulait la remarier, donna peu à peu au monastère presque tout ce qu'elle possédait. Quoiqu'elle n'eût pas fait profession, elle menait la même vie que les religieuses, et pendant l'épidémie qui vint fondre sur les petites filles sauvages, elle remplit les devoirs d'une infirmière et même ceux d'une sœur-converse.

Ce premier volume renferme les annales de la communauté depuis sa fondation jusqu'à l'année 1700.

Cet ouvrage, lorsqu'il sera complet, de même que ceux de M. Faillon sur l'Hôtel-Dieu, l'Hôpital-Général et la Congrégation de Notre-Dame de Montréal, sera une précieuse acquisition pour l'histoire et la littérature de notre pays. Ces travaux, modestes en apparence, embrassent de fait un horizon beaucoup plus vaste qu'on ne l'imaginait; on y rencontre à l'improviste des aperçus d'une grande portée sur la marche des événements historiques, on y trouve des incidents et des détails curieux et émouvants, des citations de documents rares et pleins d'intérêt.

ANNUAIRE DE L'UNIVERSITÉ-LAVAL pour l'année académique 1863-64; in-8, 60 p. Côté et Cie.

Cet annuaire, outre les renseignements ordinaires, renferme des détails intéressants sur la bibliothèque et les musées de l'Université. La bibliothèque du Séminaire était déjà considérable lors de la fondation de l'Université, en 1853. En 1859, M. O'Kill Stuart y ajouta mille volumes, provenant de la bibliothèque médicale du célèbre Dr. Fargues. Des dons importants ont aussi été faits par le gouvernement français par l'entremise du Consul-Général de France. Des achats importants faits en Angleterre, en France et aux États-Unis joints à ces dons, ont porté le nombre de volumes de 15,000 à 33,400. Ils se divisent comme suit: Théologie, 5,400; Droit Canon, 600; Droit Civil, 200; Philosophie, 700; Littérature, 3,500; Histoire, 5,400; Médecine, 3000; Science, 2,600; Polygraphie, 12,000.

Le musée de la Faculté de Médecine renferme 1000 pièces anatomiques ou pathologiques, naturelles ou artificielles, une très-belle collection d'instruments de chirurgie, et un cabinet de matière médicale on ne peut plus complet.

Le musée de la Faculté des Arts offre encore de très-grandes lacunes, la collection zoologique n'est pas même commencée; mais nous ne doutons point qu'elle ne soit prochainement mise sur le même pied que tout le reste. Le cabinet de physique ne contient pas moins de 900 instruments et coûte au-delà de \$14 000. Les pièces sont classées comme suit: mécanique et pneumatique, 218; acoustique, 72; calorique, 149; électricité et magnétisme, 218; optique, 230; mathématiques et astronomie, 30.

Le cabinet de géologie et de minéralogie contient 4000 échantillons. Il y a des collections générales et des collections locales. Parmi les premières, il s'en trouve une très-ancienne, qui a été classée et préparée, pour le Séminaire de Québec, par le célèbre Haüy. Il y a une collection de géologie canadienne, une collection de marbres italiens, une autre de minéraux des Alpes, etc. Le musée botanique, qui n'a été installé que depuis le retour de M. le Professeur Brunet, est déjà très-considérable. Il contient de nombreuses collections. Les divers herbiers ne renferment pas moins de 10,000 specimens. Il y a des Flores générales et des Flores locales. La Flore Canadienne est une très-belle collection, due en grande partie à la générosité d'un de nos botanistes canadiens, M. Glackmeyer; M. Brunet en a comparé les échantillons avec ceux de l'herbier de Michaux, conservé au Jardin des Plantes, à Paris, et avec ceux de l'herbier de Sir William Hooker, à Kew. La collection de fruits, de légumes et de champignons artificiels, préparée en Europe sous la direc-